

GÉRARD MACÉ

**LA CARTE  
DE L'EMPIRE**

**Pensées simples II**

*nrf*

GALLIMARD







GÉRARD MACÉ

LA CARTE  
DE L'EMPIRE

Pensées simples II

*nrf*

GALLIMARD



## *Note à l'attention du lecteur*

*La carte de l'empire* est la suite de *Pensées simples*, paru en 2011. C'est pourquoi le présent volume commence au chapitre iv.

À la fin de ce volume, le lecteur trouvera une liste des noms propres renvoyant aux deux ouvrages numérotés I pour *Pensées simples*, II pour *La carte de l'empire*.





*J'ai une idée toutes les six semaines. Le reste  
du temps je travaille.*

ERWIN PANOFSKY







Une carte de l'empire aussi grande que l'empire : inoubliable invention de Borges, dans son livre *L'Autheur*.

À sa façon la littérature (et plus encore la photographie) est elle aussi une carte de l'empire, à cause de son apparent réalisme. Que les apparences soient trompeuses n'y change rien, bien au contraire : l'art est simplement une réalité plus subtile.

\*

*Je n'invente rien.* J'ai souvent pensé que cette formule, qui sert à désigner l'incroyable mais vrai, pourrait aussi désigner une littérature proche de l'essai, de la divagation, de la fable et de l'apologue, du conte et du poème en prose, une littérature qui s'inspire de la réalité sans verser dans le réalisme. Qui ne néglige rien du réel, sans croire qu'on peut l'imiter.

\*

Je m'approche du réel, comme d'une prairie odorante.

Je m'éloigne du réalisme, comme d'une clôture électrifiée.

\*

«La littérature réaliste est à la fois un faux-semblant (elle n'est pas la réalité), un zèle inutile (le féerique semblerait non moins réel) et la plus extrême sophistication (fabriquer du réel avec notre réel, quelle préciosité!).» Ces lignes qui me réjouissent, et qui trouvent ici leur place comme par enchantement, sont de Paul Veyne, dans *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*

\*

Les livres faisant partie de la réalité, la sophistication suprême, le réalisme le plus minutieux consistent à recopier un livre mot pour mot, comme Pierre Ménard qui devient l'auteur du *Quichotte*, dans la fable imaginée par Borges. Mais contrairement aux apparences, une copie conforme n'est pas une réplique parfaite, en raison du décalage dans le temps qui modifie les règles non écrites de la lecture, et fausse le jeu de l'interprétation.

À vrai dire, Pierre Ménard est dans la position de l'interprète, au sens musical du terme. Il déchiffre fidèlement la partition, il joue toutes les notes au point de s'identifier à l'auteur et de lui voler sa gloire,

comme Glenn Gould éclipsant Bach, au moins pour un temps.

Heureusement pour Glenn Gould, il n'a jamais su qu'il était un autre Pierre Ménard.

\*

Quand on ne lira plus certaines logorrhées de Jean-Paul Sartre, on se souviendra encore des *Mots* et de cette page devenue fameuse (mais ce n'est pas la seule) où il raconte comment il est devenu écrivain. Son acte de naissance repose sur une appropriation frauduleuse, mais consciente, puisqu'il se rappelle avoir recopié le livre qu'il lisait en changeant un mot par-ci par-là pour en être l'auteur.

Après avoir envisagé de récrire en alexandrins les fables de La Fontaine (tâche monstrueuse et vite abandonnée), il passe en effet des vers à la prose et s'inspire d'un récit illustré pour écrire son premier roman : ce qu'il appelle lui-même un « plagiat délibéré », qui devient son œuvre après de légères altérations. Cet orphelin sans surmoi était devenu lecteur grâce à *Sans famille*; la ruse alliée à l'imitation, un soupçon de mauvaise foi le consacrent écrivain à ses propres yeux.

\*

S'il fallait résumer la production romanesque de la dernière décennie (la première du troisième millénaire), on pourrait parler de catastrophe biographique. C'est si vrai qu'aux vies des grands hommes

(ou femmes) se sont ajoutées les vies de tout le monde. À la première personne, parfois dans un semblant de fiction, chacun s'arroge le droit de raconter son divorce ou son cancer, son enfant mort, ses parents qui perdent la mémoire, ses rencontres avec une célébrité. Sans nier la valeur de l'expérience individuelle, on peut rappeler que lorsque l'écriture se confond avec la vie, non seulement la vie n'y gagne rien, mais l'art perd aussitôt sa raison d'être.

Joseph Brodsky explique de façon très convaincante cet engouement du public pour un genre auquel tant d'auteurs cèdent par facilité, ou par manque d'imagination. Dans un texte où il évoque les catastrophes qui sont dans l'air, il parle à propos de la biographie d'un « dernier bastion du réalisme », et il ajoute : « ce qui explique la popularité du genre, beaucoup plus que l'originalité de ses sujets ». Son jugement visait une production littéraire de masse, et autorisée, à l'époque triomphante du réalisme socialiste. Il est remarquable que la loi du marché aboutisse au même résultat, Marilyn Monroe et Jayne Mansfield remplaçant le savant soviétique ou le cosmonaute.

\*

Antidote au poison biographique : *Sur la scène intérieure* de Marcel Cohen, qui est pourtant né d'une expérience cruciale, et la plus douloureuse qui soit. Mais cette douleur qui ne voulait pas rester muette refusait l'emphase, le pathos qui est une forme de racolage, elle refusait de se payer de mots sur le dos des morts.



Marcel Cohen fut journaliste toute sa vie, mais il est le contraire du journaliste qui veut être pris pour un écrivain, qui « romance » ou se met à orner une histoire avec du style. Question de morale, qui est aussi une question d'art.

\*

On ne parle jamais de plagiat ou de copie au cinéma. On refait souvent les mêmes films, avec d'autres acteurs et dans d'autres décors (Hitchcock a fait lui-même deux versions des *Trente-neuf marches*, *Les sept mercenaires* sont inspirés des *Sept samourais*, les frères Coen ont repris à peu de chose près, dans *True Grit*, le découpage et les dialogues du film d'Hathaway qui portait déjà ce titre), mais ce sont des *remake*. Notion qui n'existe pas pour le roman : personne n'a récrit *Le Rouge et le Noir* ou *Madame Bovary* dans un autre style, un autre ton.

Rares exemples de *remake* en littérature : *Je me souviens* de Georges Perec, d'après *I Remember* de Joe Brainard, ou *Les tablettes de buis* de Pascal Quignard, d'après les *Notes de chevet* de Sei Shônagon.

\*

L'analogie aussi est un redoublement, mais un redoublement immédiat et décalé, un prolongement qui creuse l'espace et le temps, comme l'écho :

*Les premiers pas  
dans la neige qui vient de tomber.*

*Le premier sommeil  
dans les draps qu'on vient de changer.*

\*

Toute la différence entre l'essayiste et le romancier, c'est que l'un cite ses sources, l'autre pas. Le premier lui aussi aime la narration (une histoire des idées est un récit, une interprétation est le résultat d'une enquête), mais le romancier est un prédateur qui étouffe ses scrupules, au point de s'emparer d'autres vies que la sienne, tandis que l'essayiste est un coupable en puissance, qui s'empresse de reconnaître ses dettes.

\*

Luciano Canfora le rappelle dans *Le copiste comme auteur*, nous n'avons pas d'éditions originales des Anciens, parce qu'elles n'existent pas. Ce que nous lisons des auteurs de l'Antiquité, ce sont des copies et des copies de copies, les interprétations des traducteurs et les ajouts des scholiastes, des fragments retrouvés, des citations plus ou moins fidèles, dont la ponctuation est le plus souvent arbitraire.

Pour donner la mesure du problème, il suffit de rappeler que c'est la même chose pour les Évangiles, les cours de Saussure et le séminaire de Lacan.

\*

« Si j'éternue, j'efface la prose de Cicéron. »

C'est un chercheur qui parle, devant un manuscrit en lambeaux qui provient des ruines d'Herculanum. Pour le lire, il a fallu dérouler puis mettre à plat une feuille d'un *volumen*, l'éclairer d'une lumière rasante et l'examiner au microscope. Tout cela pour une page de Cicéron qu'on a toutes les chances de connaître déjà.

Mais le chercheur se trompe, ou fait semblant : ce n'est pas la prose de Cicéron que contiennent ces dentelles noirâtres, c'est le souvenir d'une éruption, la colère du Vésuve, une bibliothèque qui se consume, des vies de lecteurs réduites en cendres. Fragiles et précieuses poussières, qui nous retiennent en effet d'éternuer.

\*

Une autre poussière, odorante et colorée, nous fait éternuer au printemps : le pollen transporté par les insectes d'une fleur à l'autre (par les insectes, mais aussi par certains mammifères, comme les chauves-souris dans le désert du Mexique). Cette poussière féconde permet aux fleurs de se reproduire, ou de se métamorphoser en fruits.

À leur façon les lecteurs fécondent les livres, et transportent ailleurs la poussière dorée de l'imaginaire. Au passage, certains se transforment en auteurs,

et le souvenir de cette métamorphose inspire l'œuvre entière, comme chez Cervantès.

De façon à peine plus cachée, c'est aussi l'histoire de la *Recherche du temps perdu*. À la première page, un lecteur s'endort sur un livre que le sommeil escamote, mais dont le dormeur incorpore la substance. Trois mille pages plus loin et des années plus tard, il tient son propre livre entre ses mains, et croit triompher du temps.

\*

Dans le plaisir d'une réflexion qui se prolonge au point de créer un vaste espace intérieur, il y a le plaisir de voir le présent se dilater, de voir le temps se projeter en plusieurs dimensions. Comme ces miroirs à trois faces qu'on appelait des *psychés*, cet autre nom de la conscience.

\*

J'aime réfléchir en ne pensant d'abord à rien, avec l'impression voluptueuse de me glisser dans les interstices du temps, dans les méandres de l'histoire et parfois l'intérieur des choses. Dans les pétales serrés d'une pivoine, dans la vision nocturne des loups, dans le cerveau des mammifères marins. Douce illusion qui agrandit mon territoire, et m'empêche de sécher sur pied.

Certes il y a des jours sans. Alors je fais la planche en attendant de replonger entre deux eaux, dans une